

Super Size Me de Morgan Spurlock

Jean-Philippe Gravel

Volume 22, numéro 3, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26482ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2004). Compte rendu de [*Super Size Me* de Morgan Spurlock]. *Ciné-Bulles*, 22(3), 57–58.

des années 1930, alors que le roman originel la situe en 1892, procurant ainsi un caractère nettement plus moderne au récit. Il y a un je-ne-sais-quoi de Magritte dans certains « tableaux » et un côté cartes postales anciennes dans ces paysages et ce château qui sied bien à l'intrigue.

Malgré toutes ces latitudes, Podalydès est parvenu à conserver l'esprit du genre — une intrigue policière à énigme de type *Whodunit* — en y amalgamant des éléments loufoques (chassé-croisé de type comédie de situation), une esthétique très bédé (Rouletabille affiche des allures du célèbre Tintin) ainsi qu'un côté vieux film muet (notamment dans la gestuelle d'Azéma). L'esthétique générale, portée par les mécanismes automatisés de Fabien, par les intertitres à l'ancienne et par l'aspect suranné des dialogues d'une exquise désuétude confèrent au film un caractère vieillot qui fait sourire. Et qui permet de transformer cette énigme policière en une comédie inventive, boulevardière et bon enfant où le sympathique l'emporte sur le vraisemblable. Un film populaire et intelligent, sans prétention, dont on attend bientôt la suite, **Le Parfum de la dame en noir**. ■

Super Size Me

de Morgan Spurlock

par Jean-Philippe Gravel

Interpellé par la défaite en cour de deux personnes qui avaient tenté de tenir McDonald's responsable de leur obésité, Morgan Spurlock décide de se livrer, devant caméra, à une expérience-limite. Se nourrissant, un mois durant, exclusivement des menus offerts dans la plus grande chaîne de restauration rapide au monde, il entreprend de devenir la preuve vivante des méfaits de la « malbouffe ». Suivis de près par une poignée de spécialistes, les résultats seront plus accablants que prévu : augmentation alarmante de la pression sanguine, symptômes de dépression, intoxication du foie, douleurs à la poitrine, etc. Tandis que sa petite amie s'inquiète de sa libido vacillante,



Super Size Me

35 mm / coul. / 96 min / 2004 / doc. / États-Unis

Réal. et scén. : Morgan Spurlock

Image : Scott Ambrozy
Mus. : Steve Horowitz, Michael Parrish et Doug Ray

Mont. : Stela Georgieva et Julie Bob Lombardi

Prod. : J. R. Morley et Heather M. Winters

Dist. : Vivafilm

les médecins, eux, comparent son état à celui d'un alcoolique en phase terminale. Gagnant quelque 30 livres en un mois, Spurlock portera à même son corps le fardeau de la preuve.

Devant pareil film, la tentation est forte de dénoncer à notre tour les dangers de la malbouffe au lieu de s'attarder au film. Vrai, l'enquête de son auteur lui permet de parcourir, dans le décor états-unien, une véritable « route du fast-food » qui l'emmènera autant dans les écoles (dont les menus laissent amplement à désirer) que dans les villes où l'obésité a pris des proportions endémiques. À l'amateur de documentaires, cependant, le film inspire des questions différentes, à savoir si le genre de masochisme héroïque auquel se livre Morgan Spurlock ne serait pas une sorte de « dernier recours » qui compenserait avec la disparition, sur les chaînes de télé, du reportage d'enquête.

C'est que la forme offerte par Spurlock s'avère bien plus divertissante et s'inscrit avec aisance dans les recettes hollywoodiennes les mieux éprouvées. En effet, Spurlock s'y présente comme le héros d'un combat à finir envers un géant à la fois omniprésent (par l'omniprésence des chaînes de fast-food) et invisible (par le refus de leurs représentants de lui parler). Pendant ce temps, médecins et petite amie deviennent ce que le faire-valoir est au héros hollywoodien : des regards dirigés, inquiets, sur la panse du héros, l'exhortant plus d'une fois, face aux chiffres qui témoignent de sa santé vacillante, à abandonner le projet. Mais Spurlock ira jusqu'au bout, angoissé mais ultimement imbu par l'urgence d'un travail à finir, même s'il en sort meurtri. Une odyssee, en quelque sorte...

Alors le souvenir d'une bande de trublions décérébrés, qui avaient nourri le rire gras de l'auditoire de MTV (et celle de leur film), en se livrant à quantité de cascades dégoûtantes, nous revient à l'esprit. Sous l'égide d'un certain Johnny Knoxville, la troupe de Jackass prouvait empiriquement qu'il est risqué, douloureux ou vomitif de se traîner torse nu sur un plancher recouvert de trappes à souris, de s'envoyer du wasabi dans le nez, ou d'ingérer des cornets de glace arrosés d'urine. Mais au-delà du grotesque, Jackass avait aussi sa vocation informative, voire politique et subversive lorsque l'un d'eux acceptait d'attraper en plein ventre une balle de caoutchouc émise par le type d'armes à « impact réduit » qu'utilisent les policiers pour mater les foules qui, de Seattle à Québec,

manifestaient contre les réunions closes des riches et puissants de ce monde. Ce faisant, entre le divertissement débile, qui distille de l'information de première main, et le documentaire semi-sérieux, qui se structure comme un divertissement hollywoodien, il est bien difficile de savoir lequel des deux est le plus indispensable. Le masochisme héroïque ou simplement bête seraient-ils désormais les derniers recours du documentaire engagé? ■

Troy

de Wolfgang Petersen

par Raphaël Chavez

La guerre de Troie débute par une promesse de plaisir. Lorsque son jugement est sollicité par les déesses Athéna, Aphrodite et Héra, afin de déterminer laquelle est la plus jolie, Alexandre Pâris opte pour Aphrodite, non pas pour son apparence majestueuse, mais pour sa promesse de lui offrir l'amour d'Hélène, dont la beauté surpasse celle de toutes les humaines. Ainsi, Pâris cautionne le regard de la déesse de l'amour comme étant une promesse de volupté. On sait les conséquences du geste ou plutôt une grande majorité d'entre nous croient maintenant connaître la suite grâce à **Troy**, de Wolfgang Petersen.

Déplorer la disparition des Dieux, vanter l'absence de manichéisme, persifler contre les nombreuses entorses par rapport à **L'Illiade** — la contraction temporelle, par exemple, d'un siège qui s'étend, dans l'œuvre de Homère, sur des années —, tout cela revient à parler de l'œuvre littéraire à travers le film. Entreprise vaine puisque **Troy**, à l'image de la croyance populaire, constitue un amalgame d'épisodes de **L'Illiade**, de **L'Odyssee** et de **L'Enéide** (de Virgile). Collages, ré-appropriations et détournements donc, ce qui, en soi, n'est pas une mauvaise chose.

Le film de Wolfgang Petersen ne possède pas ce sentiment épique propre à ces aventures que,